

Rééditer *Lux perpetua* : pour qui, pourquoi ?

Bruno ROCHETTE*

*Habent sua fata libelli*¹. Comme les hommes, les livres sont entre les mains du destin. Il est toutefois des ouvrages qui sont plus que d'autres marqués du sceau de la Τύχη. Tel est certainement le cas de *Lux perpetua* de Franz Cumont. Écrit durant les dernières années de la vie de son auteur, marquées par les affres de la guerre et les tourments de la maladie, *Lux perpetua* aurait très bien pu ne jamais paraître. Cumont corrigeait les épreuves lorsqu'il dut quitter Paris, le 4 août 1947, pour un voyage dont il ne reviendrait pas. Il s'éteignit une quinzaine de jours plus tard, dans la nuit du 19 au 20 août, près de Bruxelles, âgé de soixante dix-neuf ans. On doit à la confiance qu'il avait placée dans deux membres de son entourage parisien, la Marquise de Maillé et Louis Canet, et au dévouement inlassable dont firent preuve ces deux personnalités d'avoir fait sortir de presse le livre deux ans seulement après la mort de Cumont. D'autres circonstances, plus particulières encore, font de *Lux perpetua* un livre hors du commun. La correspondance des dernières années de la vie de Cumont – en particulier les lettres adressées à Jérôme Carcopino – témoigne de l'inquiétude, qui finit même par se muer en angoisse, devant les difficultés qui retardent l'avancement de l'ouvrage. Les forces lui manquent. Il presse son éditeur. Nous le voyons, dans un dernier sursaut d'optimisme, reprendre courage, puis perdre finalement tout espoir de voir paraître l'œuvre de ses ultimes efforts avant de quitter ce monde. C'est une véritable osmose qui s'opère entre l'auteur et son livre. Ces textes poignants sont les témoins d'une opiniâtreté qui force l'admiration. Comment expliquer cet acharnement de Cumont à terminer sa tâche avant que la mort ne l'emporte ? On ne peut certainement pas invoquer la fierté qu'il aurait pu tirer de la sortie de presse d'un *best-seller*. Cumont, que les portraits décrivent comme un homme empreint de modestie, ne recherchait pas les honneurs et, quand bien même, il avait produit une telle quantité de travaux – et des meilleurs – qu'il n'avait plus rien à prouver à personne. L'explication est ailleurs. On peut penser au sentiment de l'œuvre achevée. Comme les bâtisseurs de cathédrales, Cumont voulait sceller, au moyen d'une pierre angulaire, l'édifice scientifique qu'il avait passé sa

* Je remercie le Professeur André Motte, qui a bien voulu relire ce texte et me faire des suggestions très utiles.

¹ Cumont fait usage de cette citation à propos de la *Consolation* de Boèce à la fin de *Lux perpetua* (382 = *Bibliotheca Cumontiana. Scripta Maiora II* [BC], 439).

vie à édifier. *Lux perpetua* le ramenait à ses premiers travaux sur Alexandre d'Abonotichos, qui fut le sujet de son mémoire de doctorat à Gand (1887), sur Philon d'Alexandrie, dont il édita le *De aeternitate mundi* à Berlin (1891), et sur Plotin, dont les hautes pensées n'avaient cessé de le fasciner. La boucle était bouclée, le parcours, entamé sur les traces de l'empereur Julien, était achevé, l'Orient rejoignait l'Occident². Mais cette raison me paraît encore insuffisante pour rendre complètement compte de la réalité. Cumont n'a-t-il pas voulu nous laisser une sorte de testament scientifique, intellectuel et peut-être même spirituel ? C'est le sentiment qu'ont éprouvé maint de ses contemporains qui avaient suivi son prodigieux parcours scientifique après qu'il eut quitté la Belgique suite à l'« affaire de Gand »³, ville où il fut professeur de 1892 à 1910. En 1948, alors que *Lux perpetua* n'était pas encore publié, Claire Préaux pressentait une telle intention en parlant du « dernier message d'une pensée qui s'est portée avec une affinité toujours plus compréhensive vers les aspirations les plus inquiètes des hommes, vers le domaine confus où la certitude a des fondements irrationnels. »⁴ Dès les premières pages de *Lux perpetua*, qui traite d'un sujet profondément enraciné dans le cœur même des hommes, on perçoit en effet, sinon une identification, du moins une proximité de l'auteur avec le sujet qu'il traite. Cumont a rassemblé les dernières forces que lui laissait la maladie pour proposer une synthèse des idées sur l'au-delà durant l'Empire romain, mais aussi pour laisser un témoignage authentique de son parcours intérieur. Les indices trahissant pareille intention ne manquent pas, à commencer par le titre même de l'ouvrage, auquel il tenait particulièrement. La formule *Lux perpetua* est proposée seule, dans sa concision et le mystère qui l'entoure, mais aussi dans sa profondeur un peu énigmatique⁵. Un sous-titre plus évocateur, semblable à ceux dont sont dotés ses travaux antérieurs, eût sans doute levé trop vite le voile et eût, sinon empêché, du moins retardé un questionnement intérieur que Cumont veut susciter d'emblée chez son lecteur. « *Lux perpetua* ... De ces deux mots empruntés à l'office des morts », écrit William Lameere dans son émouvant adieu intitulé *Sur la tombe de Franz Cumont*, « il voulut composer le titre de son dernier livre. Il méditait sur ces vagues de mysticisme et de rationalisme qui tour à tour s'emparent de la conscience humaine et la soulèvent au fil de son histoire, et maintenant, pensait-il, nous étions les témoins d'une phase de recrudescence du mysticisme, en raison de cette lassitude, si caractéristique de notre temps, à l'égard de ce rationalisme originaire du XVIII^e siècle et devenu incapable de retremper la vigueur des âmes en proie au découragement et à la misère. »⁶

Fascinante tant sur le plan humain qu'intellectuel, la figure de Cumont, qui a toujours cultivé la discrétion, est aujourd'hui mieux connue grâce aux colloques que son

² Sur la « continuité de Franz Cumont », BAYET 1971, 214-223.

³ Sur cet épisode, BONNET 1997, 12-13.

⁴ PRÉAUX 1948, 246.

⁵ *Requiem aeternam dona eis, Domine : et lux perpetua luceat eis*. Sur cette formule, SCARPAT 2003.

⁶ LAMEERE 1948, 154.



œuvre a suscités⁷. La publication, par les soins de Corinne Bonnet et des ses collègues⁸, de l'abondante correspondance que le savant a laissée, a aussi permis de mieux comprendre sa formation, son environnement scientifique et ses méthodes de travail. Nous en savons assez sur lui pour être certains qu'il aurait apprécié la mise en perspective que proposent les introductions historiographiques dont sont dotées les rééditions de ses ouvrages dans la *Bibliotheca Cumontiana*. Il est donc inutile que j'entame ici un plaidoyer *Pro domo*. Il ne serait pas davantage utile de dresser une sorte de bilan d'autosatisfaction devant l'œuvre réalisée qui nous enfermerait dans les limites étriquées de notre propre ego. Les mérites des éditeurs ne sont finalement pas très grands en regard de l'œuvre elle-même et de ceux de nos devanciers. Je préfère donc prendre un peu de recul par rapport au travail accompli et poser deux questions qui, pour banales qu'elles puissent paraître, n'en sont pas moins fondamentales: pourquoi et pour qui rééditer *Lux perpetua*, soixante ans après sa publication. Pour le comprendre, il me faut rapidement évoquer le contenu de l'ouvrage et les thèses défendues par son auteur.

*

Le problème de l'orientalisation de la religion de l'Empire conduisit assez tôt Cumont à s'interroger sur les croyances des Romains touchant l'au-delà et sur le rôle joué par l'Orient dans la genèse et le développement de cette grande nouveauté que fut l'immortalité céleste. Selon lui, au début de l'Empire, la religion romaine traditionnelle a laissé la place aux idées philosophiques, influencées par l'Orient et le pythagorisme. Inféodé au modèle très en vogue à son époque de la dialectique hégélienne, qui servait aussi de toile de fond à l'ouvrage pionnier de Georg Wissowa, *Religion und Kultus der Römer* (1902; 1912²), Cumont soutenait que les « religions orientales », concept qu'il avait forgé lors de conférences données au Collège de France en 1905, avaient été à l'origine de l'anéantissement de l'antique religion romaine. Ces courants religieux venus de l'Orient avaient ouvert de la sorte la voie à l'avènement de la nouveauté, lorsque celle-ci se présenterait. Ce fut le christianisme, qui a pu ainsi être accueilli par des esprits préparés. Dans ce schéma de pensée hégélien, les religions orientales sont un peu comparables à des échafaudages qui, une fois superposés, finissent par plier pour laisser la place à l'unique vérité. Elles sont une sorte de propédeutique au christianisme. Plusieurs points communs rendaient en effet séduisant le rapprochement avec les cultes orientaux⁹, que Cumont considère globalement comme des « religions de salut » : une commune origine orientale, le mystère qui entoure leurs rites, l'initiation qui rend les membres distincts du reste de la population et, *last but not least*, la promesse d'un salut individuel. Selon Cumont, la généralisation de l'eschatologie céleste affecte tous les mystères¹⁰: la

⁷ MOTTE 1999, 507.

⁸ Cf. BONNET 1997, 2005 et BONGARD-LEVINE - BONNET - LITVINENKO - MARCONE 2007.

⁹ LEASE 1980, 1307-1308.

¹⁰ Pour une présentation nuancée des doctrines sur l'au-delà présentes dans les mystères, VEYNE 2005, 531-534.

Grande Mère se transforme en Reine Céleste et son parèdre Attis devient une divinité solaire, la divinité égyptienne Sarapis-Osiris, chtonienne elle aussi, devient un dieu céleste, dans le culte d'Isis, le myste descend dans l'Hadès pour remonter au ciel après s'être purifié en passant à travers les éléments¹¹. Seul *Mithra* offre une résistance à ce schéma. Le mithriacisme possédait-il une eschatologie bien fixée ? Les spécialistes en doutent¹². Les sept grades initiatiques mithriaques, du *corax* au *pater*, découverts lors des fouilles de Santa Prisca sur l'Aventin, pourraient le laisser supposer¹³. Ils sont rangés en forme d'échelle et mis chacun sous le patronage d'un dieu planétaire. Il est tentant de rapprocher ce climax du *symbolon* mithriaque décrit par Celse dans l'*Ἀληθῆς λόγος* (Orig. *Contre Celse* VI 22)¹⁴, qui symbolise le passage de l'âme à travers les corps célestes. Cumont voyait en effet dans cette « échelle formée de sept métaux différents, surmontée d'un huitième degré, l'emblème de l'ascension de l'âme à travers les sphères des planètes jusqu'à celle des étoiles fixes, chacun de ces métaux étant mis en rapport avec un des astres errants »¹⁵. Si les mithriastes gréco-romains croyaient en l'immortalité céleste, le salut mithriaque n'a toutefois rien de commun avec la sotériologie platonicienne ou néo-platonicienne. Il s'agit plutôt d'un salut « bio-cosmique », selon une expression de Mircea Eliade, reprise par J. Bayet : non pas un salut individuel, mais un salut collectif qui lie le mithriaste au monde et à son créateur¹⁶.

Comme d'autres historiens de la religion romaine de son temps, Cumont inscrit l'apparition et le développement de la croyance en l'immortalité de l'âme dans une perspective évolutionniste qui, après une succession d'approximations, conduit vers un point culminant, le mysticisme intellectuel de Plotin. Si, à l'époque de Cicéron, « le nombre d'entre eux qui... restaient fermement convaincus d'une survie consciente de l'âme, était aussi restreint que le devint, au crépuscule du paganisme, celui des sceptiques inclinant à admettre que cette âme périssait au moment du décès »¹⁷, un changement intervint au cours du II^e et surtout au III^e siècle, sous l'effet de la diffusion de la philosophie stoïcienne et du passage des conceptions platoniciennes dans le monde romain¹⁸. Certains penseurs changèrent d'idée au cours de leur vie. Tel fut Cicéron qui, d'agnostique qu'il était, commença, à la fin de sa vie, à croire en l'immortalité de l'âme¹⁹. D'autres n'ont pas de position tranchée, comme Sénèque, dont l'éclectisme est une caractéristique bien connue²⁰. Les contacts du zoroastrisme iranien avec la pensée religieuse babylonienne, d'abord, la diffusion

¹¹ Apul. *Met.* XI 23. Voir *Lux perpetua*, 265 (BC, 312).

¹² TURCAN 1993, 109-114.

¹³ BECK 1988, 1-2.

¹⁴ TURCAN 1975, 47 et 50 et BECK 1988, 73-85.

¹⁵ *Lux perpetua*, 282 (BC, 330). Voir FLAMENT 1982, 230.

¹⁶ TURCAN 1982, 181.

¹⁷ *Lux perpetua*, 2 (BC, 33).

¹⁸ *Lux perpetua*, 109-123 (BC, 145-160).

¹⁹ *Lux perpetua*, 161-165 (BC, 200-205).

²⁰ *Lux perpetua*, 164-170 (BC, 204-210).



des doctrines des mages à travers le monde sémitique et le Proche-Orient hellénistique, ensuite, acheminèrent vers l'Occident de nouvelles idées, chaque fois transformées, remodelées et réorientées. De proche en proche, la croyance en l'immortalité de l'âme commença à se diffuser sous la forme d'un symbolisme ascensionnel, phénomène complexe, appelé par les savants allemands *Himmelsreise*, *Himmelfahrt* ou *Aufstieg der Seele*, dont l'origine, située en Iran par Cumont, à la suite de *l'Himmelsreise der Seele* de W. Bousset (1910)²¹, est bien difficile à déterminer. Ainsi s'explique le plan même du livre : une trajectoire continue, sans rupture, qui conduit du bas vers le haut, une montée depuis les entrailles de la terre vers les sphères célestes, comme si le lecteur accompagnait l'âme dans son ascension vers le firmament du ciel qu'elle atteindra dans le dernier chapitre, consacré aux spéculations mystiques de Plotin.

On a maintes fois objecté que ces idées sur le destin de l'âme après la mort sont celles des écoles philosophiques, c'est-à-dire d'un cercle restreint de personnes, non celles de l'homme du commun, qu'elles ne touchaient guère – voire pas du tout. Dès les *Religions orientales*, il est vrai, Cumont a eu tendance, comme l'a souligné A.D. Nock²², à mettre en avant et, probablement aussi, à surévaluer le rôle des élites et des philosophes, en privilégiant la spiritualité des penseurs et les idées de la culture supérieure au détriment des traditions populaires. Cumont considérait que le culte de Mithra s'était répandu par le haut, via les élites politiques, alors que le christianisme s'était infiltré par la base. Mais que l'on ne s'y trompe pas. Dans *Lux perpetua*, il atténue quelque peu l'influence de la littérature sur les représentations de l'au-delà de la grande masse. « Sur l'étendue immense de l'Empire romain », écrit-il²³, « la foi héréditaire de bien des populations avait été à peine effleurée par la religion ou la philosophie grecque. » Et ailleurs²⁴ : « Mais jamais les esprits simples ne se convertiront à un credo aussi abstrait, et ils continueront à attendre de l'existence d'outre-tombe des jouissances plus matérielles. Sans doute les masses vulgaires ont-elles eu, à toutes les époques, une religion très différente de celle que se forment les intelligences élevées, mais le fait caractéristique dans le paganisme romain est que certains mystères persistaient à faire espérer à leurs initiés les plaisirs les plus grossiers... » Cumont fait la distinction entre le scepticisme qu'un Lucien et ses lecteurs avertis pouvaient avoir face aux croyances en l'au-delà et la foi de la masse sans instruction, qui y restait attachée²⁵. Il écrit : « Cette antique conception

²¹ Sur la thèse de Bousset et son influence sur les savants postérieurs, CULIANU 1982, 278-279 et CULIANU 1983, 18-23.

²² NOCK 1972, 606-641.

²³ *Lux perpetua*, 76 (BC, 110).

²⁴ *Lux perpetua*, 302 (BC, 353).

²⁵ Sur cette distinction voir la contribution d'A. LANNON dans ce volume. Sur les croyances populaires en l'immortalité, FESTUGIÈRE 1932, 143-160. Dans les *Epigrammata graeca* de Kaibel, Festugière (144) relève 71 textes sur 737 où l'idée d'immortalité est présente. Dans *L'Égypte des astrologues*, Cumont s'exprime ainsi : « si on parcourt la série des épitaphes que nous a transmises l'époque alexandrine, on sera frappé du petit nombre de celles qui font une allusion à une survivance des proches que l'on a perdus. » (CUMONT 1937, 204).

< l'Hadès > ne fut jamais abolie, et si l'on considère l'ensemble du monde romain et toutes les classes de la société, on se convaincra que la majorité des hommes y restait attachée »²⁶. C'est que la rupture entre les plus anciens modes de pensée, qui se représentent la vie du mort dans la tombe et dans les Enfers souterrains, et la nouveauté qu'est l'immortalité céleste n'est qu'apparente. Deux voies parallèles vont acheminer ces idées nouvelles. D'une part, la pensée populaire distinguait déjà le corps mortel et un souffle subtil répandu dans les airs qui permettait d'expliquer des phénomènes comme les apparitions de fantômes. D'autre part, les philosophes – Académiciens, Péripatéticiens, Stoïciens, Épicuriens – exerçaient leur critique face à ces idées populaires. C'est ainsi que les Enfers vont se déplacer des entrailles de la terre vers les astres du ciel et que les supplices infernaux, transformés en allégories, se chargeront d'une dimension éthique.

Fidèle à une méthodologie qu'il avait faite sienne dès ses premiers travaux sur Mithra et qui le conduit des textes aux monuments, dans un mouvement constant d'aller-retour, Cumont utilise le symbolisme funéraire, magistralement étudié dans son livre de 1942. Les résultats consignés dans cet imposant ouvrage devaient lui permettre de refondre les conférences des États-Unis de 1922, publiées sous le titre *After Life in Roman Paganism*. Les représentations sur les tombes et les sarcophages témoignent également de la croyance en une survie de l'âme. Mais ces rapprochements ont eux aussi leurs limites²⁷. Je prends un seul exemple. La lettre de Pline le Jeune adressée à Aefulanus Marcellinus pour la mort de la fille de C. Minicius Fundanus (V, 16) a été rapprochée par Cumont²⁸ de la tombe de la jeune fille retrouvée à Rome²⁹, qui porte à son sommet l'aigle déployé de l'apothéose. Mais déduire de la présence d'un signe d'apothéose sur un *monumentum* sépulcral une croyance en une ascension stellaire de la défunte n'est pas sans danger. Pline n'en dit rien. Les historiens de la religion l'ont maintes fois souligné : la perspective de Cumont, qui met au premier plan les spéculations philosophiques ou mystiques, risque de masquer, voire de banaliser, le rituel lui-même. La façon la plus répandue chez les Romains de se représenter l'au-delà était l'image du non-être et de la survie dans la mémoire des vivants³⁰. Il est certain toutefois que le paganisme a subi une évolution durant l'époque romaine. Du scepticisme dominant à l'époque hellénistique, on passe progressivement à une foi en une existence future, qui se traduit par des spéculations plus nombreuses sur le sort de l'âme après la mort, même si l'immortalité de l'âme n'a probablement pas eu un caractère aussi déterminant pour les Romains que le pensait Cumont.

Cumont traite de la diffusion des idées sur l'au-delà qui entrèrent en opposition avec l'agnosticisme : les mystères et les religions orientales, dont j'ai déjà parlé, le

²⁶ *Lux perpetua*, 75 (BC, 110).

²⁷ Les scènes mythologiques qui ornent les sarcophages gréco-romains symbolisent en réalité les sentiments que pouvaient susciter la mort ou la vie du défunt, non des espérances en un au-delà.

²⁸ *Lux perpetua*, 324 (BC, 377).

²⁹ *CIL* VI 16331.

³⁰ SCHEID 1984.



pythagorisme, dont on lui a reproché d'avoir exagéré l'importance³¹, et l'astrologie, importée de Babylone et d'Égypte. Les préoccupations astrologiques nous valent le beau chapitre sur « l'astrologie et les morts prématurés » qu'il présenta pour la première fois comme conférence à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Franz Cumont réserva en effet la primeur de plusieurs parties de *Lux perpetua* au public parisien. En mars 1943, il donna au Collège de France, dans le cadre de la Fondation Michonis, des conférences sur *L'évolution de l'idée d'immortalité dans le monde romain*. Les théories astrologiques venues d'Orient auraient été acheminées vers l'Occident par l'intermédiaire de ceux qu'il avait appelés, avec Joseph Bidez, les « mages hellénisés » et, plus particulièrement, par deux philosophes d'Apamée en Syrie, Posidonios et Numénius. Le premier aurait combiné les théories astrales de l'Orient avec le pythagorisme, le platonisme et le stoïcisme en une synthèse originale qui aurait eu une influence sur des personnalités comme Cicéron ou Sénèque. Le second aurait été le chaînon manquant entre les *Oracles chaldaïques* et les Néoplatoniciens. Selon Cumont, le mithriacisme offrait plus encore : il proposait la purification de la faute, une promesse d'une vie meilleure et une certaine forme d'immortalité. La nature solaire de Mithra recommandait cette doctrine à la protection des empereurs. Ainsi s'imposa la notion d'un empereur « par la grâce de Mithra ». Selon Cumont, le triomphe des religions orientales fut aussi le triomphe de la religion astrale. Il considère l'adhésion d'Auguste et Tibère à l'astrologie comme un signe des temps nouveaux. L'empereur était destiné par les étoiles à détenir le pouvoir et devenait l'image du soleil sur terre : le *Sol aeternus et inuictus*. Si le soleil est le grand horloger du monde, le *mens Mundi*, comme dit Cicéron dans le *Somnium Scipionis* (4), la contemplation du ciel devient une source d'exaltation mystique, comme en témoigne l'attitude des soldats syriens de Vespasien qui, lors de la bataille de Bédriac, en 69, saluèrent le lever du soleil d'un grand cri³².

*

J'ai signalé quelques objections qu'ont suscitées les positions de Cumont que je viens rapidement de résumer. Il y en a d'autres, et il ne faut pas s'en étonner. Le propre des grandes œuvres scientifiques n'est pas d'apporter, sur des sujets complexes, des certitudes sur tous les points, mais de susciter la réflexion et de faire progresser les connaissances. Cumont lui-même aimait à répéter que la science ne cherche pas des solutions définitives et remettait volontiers en cause certaines de ses thèses renonçant parfois à des opinions considérées comme acquises. Le mérite des travaux de Cumont est d'avoir porté l'attention du spécialiste de la religion romaine en dehors de la pensée romaine elle-même et d'avoir contribué à isoler le fait religieux des phénomènes politiques et économiques au milieu desquels il se développe³³. Cumont, qui affectionne les zones mixtes, les territoires contestés, et

³¹ MARROU 1944, 83-84.

³² Tac. *Hist.* III 25.

³³ Sur le changement de l'image de la religion romaine à l'époque impériale opéré par Cumont, MOMIGLIANO 1988, 144-149.

les époques de « diaspora », où bouillonnent, dans une confuse fermentation, des idées venues de divers horizons, voulait montrer que l'État romain avait été orientalisé non pas superficiellement, mais en profondeur, à travers des idées nouvelles venues de l'Orient. Il tenait beaucoup à la thèse de W. Bousset sur l'origine iranienne de l'ascension de l'âme dans le ciel qui monte vers les étoiles et se purifie à la moitié du voyage, sous l'effet des vents, dans une sorte de purgatoire *ante litteram*.

Ce qui assure à *Lux perpetua* une pérennité, c'est qu'il s'agit d'un « ouvrage-source », que l'on peut comparer à d'autres écrits réédités récemment. On pense bien sûr à la *Psyche* d'Erwin Rohde, dont l'ambition était de retracer l'histoire de la croyance en l'immortalité de l'âme chez les Grecs, des origines jusqu'aux conquêtes d'Alexandre le Grand, et dont *Lux perpetua* se présente comme la suite chronologique. Selon les principes méthodologiques adoptés par la *Bibliotheca Cumontiana*, André Motte et moi avons renoncé à mettre à jour les sources primaires et, surtout, la bibliographie secondaire. Ç'eût été un travail au-delà de nos forces et, de toute façon, peu utile s'il ne s'accompagne pas d'une discussion critique. Ç'eût été surtout dénaturer le texte et la pensée de Cumont. Le but n'est pas de procurer un « Cumont revu et corrigé » – cela n'aurait aucun sens, mais un « Cumont en lui-même... ». Les idées qu'il défend, nous ne le cachons pas, n'emportent pas toutes l'adhésion, à la lumière de recherches plus récentes et plus approfondies sur tel ou tel point. Certaines sont même discutables, sur d'autres encore le débat reste ouvert, avec des partisans et des adversaires. Mais laissons de côté nos scrupules de spécialistes et considérons le livre comme un tout. Œuvre vivante et vivifiante, *Lux perpetua* est un modèle de travail unissant des compétences philologiques et une immense culture historique, philosophique et littéraire. À ce titre, il est un jalon dans la longue chaîne du savoir, un livre fascinant qui appartient à l'histoire de la discipline. Il recèle un enseignement méthodologique majeur : la nécessité de travailler dans le détail des sources en tenant compte de tous les témoins du passé. Animé d'une sincérité scientifique profonde, Cumont veut que chaque lecteur puisse analyser les sources et les critiquer. C'est la leçon qu'il avait retenue de ses maîtres allemands lorsqu'il les fréquenta, dès 1888 – il avait vingt ans, à l'époque des grands chantiers de l'*Altertumswissenschaft*. Il connut Mommsen, Usener, Diels, Hirschfeld, Wilamowitz, mais aussi Boll, Wissowa et Roscher³⁴. N'y eût-il que ce précepte à retirer de l'ouvrage qu'il vaudrait la peine de ne pas le laisser s'empoussiérer dans les réserves des bibliothèques universitaires. Mais il y a bien plus.

Lux perpetua n'intéressera pas les seuls spécialistes du domaine, pour qui il reste toujours la seule synthèse sur les conceptions de l'au-delà à la fin de l'Antiquité. Un public plus large pourra découvrir dans cet ouvrage quantité d'aspects intéressants et édifiants, dont je ne puis évoquer ici que les principaux. J'en retiendrai trois. D'abord, *Lux perpetua* reste avant tout un témoin de son époque. J'ai évoqué

³⁴ Sur les rapports de Cumont avec les savants allemands, BONNET 2005.



au début de mon intervention le profond enracinement de cet ouvrage dans les préoccupations de son temps. On ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre l'angoisse liée aux circonstances tragiques contemporaines, évoquées avec lucidité dans l'introduction, et la profonde sérénité qui se dégage du livre. N'est-ce pas là finalement le message d'espoir que Cumont a voulu laisser à ses lecteurs? Chacun pourra en juger. Ensuite, *Lux perpetua* est plus qu'un ouvrage scientifique, c'est une invitation à la réflexion sur un sujet qui touche tout être humain. Qui plus est, la force de la pensée est servie par l'élégance du style, dont on apprécie la sobriété et la fluidité sans apprêt. Franz Cumont est un grand prosateur de langue française et un écrivain dans toute l'acception du terme. En faisant le choix de traiter des sujets sous forme d'ouvrages de synthèse qu'il destinait à un large public cultivé, il s'est plié aux exigences de cette vocation. Chez lui, l'art de l'écrivain et la pensée du savant ne font qu'un. Son style est au service d'une pensée originale et forte. Enfin, parmi les ouvrages de Cumont, *Lux perpetua* n'est pas une œuvre parmi d'autres. Elle marque l'aboutissement d'une vie entièrement consacrée à la science et d'une trajectoire scientifique dont le thème de *Lux perpetua* constitue l'un des fils conducteurs majeurs. Les questions relatives à la mort et à l'au-delà se sont trouvées très tôt au cœur des réflexions de Cumont: en 1909, il publiait déjà une étude sur *Le mysticisme astral dans l'Antiquité* et, l'année suivante, un mémoire sur *Les idées du paganisme romain sur la vie future*. *Lux perpetua* permet donc d'appréhender la pensée de Cumont dans sa phase la plus mûre. C'est un travail récapitulatif non seulement sur le parcours scientifique de l'auteur, mais aussi sur ses méthodes. S'il n'est pas à l'origine, comme l'est le volume intitulé *Les religions orientales dans le paganisme romain*, de toute une collection de monographies, les *Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, publiées par M.J. Vermaseren, *Lux perpetua* a suscité de nombreux prolongements scientifiques. La richesse de la matière traitée et les nombreuses ramifications ont engendré nombre de travaux qu'il serait vain de vouloir énumérer. On peut en percevoir l'importance en consultant le fort volume issu du colloque de Rome *La soteriologia dei culti orientali nell'Impero Romano*, qui eut lieu à Rome en 1979³⁵, l'année même du cinquantième anniversaire de la parution de la quatrième édition des *Religions orientales*. Dans la seconde partie de l'introduction historiographique, André Motte a dressé un bilan très complet des échos de *Lux perpetua* dans la production scientifique mettant en lumière l'influence considérable qu'a exercée et que continue d'exercer cet ouvrage de référence sur le monde savant.

Je voudrais conclure en évoquant encore un autre message, plus diffus sans doute, mais tout aussi important, que peut apporter ce livre au lecteur d'aujourd'hui, qu'il soit spécialiste ou non. *Lux perpetua* est un ouvrage de grande ouverture et de grande culture. Cumont remonte jusqu'à Platon et même à Homère et étend ses investigations vers l'Égypte, Babylone et la Perse. Il ne traite pas seulement des Romains, mais aussi de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Gaule. Les limites

³⁵ BIANCHI - VERMASEREN 1982.

chronologiques de l'ouvrage dépassent elles aussi largement le cadre déjà vaste de l'Empire romain. À une époque où le morcellement du savoir oblige à se spécialiser toujours davantage et confine les chercheurs dans des domaines parfois très restreints, un ouvrage comme *Lux perpetua* peut faire prendre conscience de la nécessité de ne pas se replier sur soi. L'isolement est la mort de la science. Enfin, *Lux perpetua* peut passer pour un modèle de référence dans un monde qui risque de marginaliser, dans un aveuglement inconscient, les langues et les traditions classiques, mais aussi d'éliminer les racines de la culture européenne nées de la rencontre féconde entre l'Orient et l'Occident. Si *Lux perpetua* peut inciter à la réflexion, voire même à la méditation, André Motte et moi estimerons que nous n'avons pas perdu notre temps en en présentant aujourd'hui une réédition, qui doit lui assurer une nouvelle vie. À chacun d'entre nous Franz Cumont peut encore donner une leçon : c'est celle de l'union indispensable entre la science et la sagesse personnelle. Mais, pour chaque lecteur, « ceci repose sur les genoux des dieux » (ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται), selon la formule homérique. Je citais en commençant un vers du grammairien du II^e siècle Terentianus Maurus en faisant toutefois l'économie des premiers mots. Je le cite à nouveau, pour terminer, en y ajoutant cette fois le premier hémistiche, même s'il n'est pas de très bonne latinité : *pro captu lectoris habent sua fata libelli*³⁶. Les livres traversent l'espace et le temps et peuvent prétendre à l'immortalité, mais c'est au lecteur qu'il revient de la leur assurer.

Bruno ROCHETTE
 Université de Liège
 Département des Sciences de l'Antiquité
 Place du 20-Août, 7
 B-4000 Liège
 Bruno.Rochette@ulg.ac.be

Bibliographie

BAYET 1971

J. Bayet, « Symbolique, sensibilité, techniques dans l'histoire des religions », in *Croyances et rites dans la Rome antique*, Paris 1971, 206-223.

BECK 1988

R. Beck, *Planetary Gods and Planetary Orders in the Mysteries of Mithras*, Leiden 1988 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 109).

BIANCHI - VERMASEREN 1982

U. Bianchi - M.J. Vermaseren (éd.), *La soteriologia dei culti orientali nell'impero romano*, Leiden 1982 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 92).

BONGARD-LEVINE - BONNET - LITVINENKO - MARCONE 2007

G. Bongard-Levine - C. Bonnet - Y. Litvinenko - A. Marcone, *Mongolus Syrio salutem optimam dat : la correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont*, Paris 2007.

³⁶ TERENTIANUS MAURUS, *De litteris, de syllabis, de metris*, 1286 (GL, VI, 363 Keil).



BONNET 1997

C. Bonnet (éd.), *La correspondance de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles-Rome 1997.

BONNET 2005

C. Bonnet, *Le « Grand atelier de la science ». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations. Des études universitaires à la fin de la première guerre mondiale (1888-1923)*, Bruxelles-Rome 2005.

CULIANU 1982

I.P. Culianu, « L'ascension de l'âme dans les mystères et hors des mystères », in U. Bianchi - M.J. Vermaseren (éd.), *La soteriologia dei culti orientali nell'impero romano*, Leiden 1982 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 92), 276-302.

CULIANU 1983

I.P. Culianu, *Psychanodia I. A Survey of the Evidence concerning the Ascension of the Soul and its Relevance*, Leiden 1983 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 99).

CUMONT 1937

F. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, Bruxelles 1937.

FESTUGIÈRE 1932

A.J. Festugière, *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, 2^e éd., Paris 1932.

FLAMENT 1982

J. Flament, « Sotériologie et systèmes planétaires », in U. Bianchi - M.J. Vermaseren (éd.), *La soteriologia dei culti orientali nell'impero romano*, Leiden 1982 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 92), 223-238.

LAMEERE 1948

W. Lameere, « Sur la tombe de Franz Cumont », in *Alumni* 18 (1948), 99-158.

LEASE 1980

G. Lease, *Mithraism and Christianity: Borrowings and Transformations*, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 23/2 (1980), 1306-1332.

MARROU 1944.

H.-I. Marrou, « Le symbolisme funéraire des Romains », in *Journal des savants*, 1944, 77-86.

MOMIGLIANO 1988

A. Momigliano, « Da Bachofen a Cumont », in R. Di Donato (éd.), *Saggi di storia della religione romana. Studi e lezioni 1983-1986*, Brescia 1988, 136-149.

MOTTE 1999

A. Motte, « En relisant *Lux perpetua*. Franz Cumont et les savants de son temps », in *Mélanges de l'École française de Rome (Italie et Méditerranée)* 111 (1999) [*Franz Cumont et la science de son temps*], 507-524.

NOCK 1972

A.D. Nock, « Sarcophagi and Symbolism », in *Essays on Religion and the ancient World*, II, Oxford 1972, 606-641.

PRÉAUX 1948

Cl. Préaux, « Nécrologie. Franz Cumont », in *Chronique d'Égypte*, 45-46 (1948), 242-247.

SCARPAT 2003

G. Scarpat, « Requiem aeternam », in *Studi di filologia e tradizione greca in memoria di A. Colonna*, II, Napoli 2003, 739-752.

SCHEID 1984

J. Scheid, « *Contraria facere*: renversements et déplacements dans les rites funéraires », in *Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli. Sezione di archeologia e storia antica* 6 (1984), 126-139.

TURCAN 1975

R. Turcan, *Mithras Platonicus. Recherches sur l'hellénisation philosophique de Mithra*, Leiden 1975 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 47).

TURCAN 1982

R. Turcan, « Salut mithriaque et sotériologie néoplatonicienne », in U. Bianchi - M.J. Vermaseren (éd.), *La sotériologia dei culti orientali nell'impero romano*, Leiden 1982 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 92), 173-189.

TURCAN 1993

R. Turcan, *Mithra et le mithriacisme*, Paris 1993.

VEYNE 2005

P. Veyne, « Culte, piété et morale dans le paganisme gréco-romain », *L'Empire gréco-romain*, Paris 2005, 419-543.